

À la gare de Lausanne, la mère arrive seule. Elle doit me « présenter » notre enfant selon notre accord – ses propres conditions, auxquelles je m'adapte : une « garde alternée » artisanale, en attendant l'intervention du juge. C'est elle qui a décidé de quitter le domicile familial et de partir vivre en Suisse, son pays d'origine, et qui a fait de moi un père intermittent. Bien sûr, elle est libre de s'installer là où elle le veut, et je ne priverai pas mon garçon de sa mère. Tant qu'il ne va pas à l'école, j'accepte, bon gré mal gré, ce partage de mauvaise fortune. Ce matin, c'est à mon tour d'avoir mon fils, ou plutôt, c'est son moment avec son papa. Pour le retrouver, je viens de faire quatre heures de train depuis Paris, et nous repartons dans quarante minutes :

— Où est Gabi ?

— En lieu sûr. Suis-moi.

Elle se dirige vers la terrasse du McDonald's en face, où une table poisseuse nous accueille. Puis elle me tend un papier :

— Lis-le et signe, s'il te plaît.

— Sinon ?

— Tu ne le reverras plus.

Une douleur vive remonte de mes lombaires. Il paraît que les émotions se nichent dans le dos. Je déplie le papier, il y est stipulé de nouvelles conditions :

*Le 09/07/2017,*

*Je soussigné, Dorian Herserant, père de Gabriel Herserant, né le 01/01/2015 à Paris, reconnais que le domicile de Gabriel est fixé chez sa mère, madame Constance Felber, en Suisse ; accepte un droit de visite et d'hébergement à raison d'un week-end par mois sur place ; consens à prendre en charge les trajets allers-retours entre Paris et Lausanne et à bénéficier de la moitié des vacances d'été et de Noël, selon le calendrier scolaire du canton de Vaud.*

*Fait en deux exemplaires à Lausanne.*

*Signature :*

Je m'en sors bien ; elle aurait pu écrire « Parent 2 » au lieu de « père ». Il m'est impossible d'accepter, encore plus sous la menace d'un chantage. Pour gagner du temps, je lui propose de lire à tête reposée et de répondre bientôt ; je veux juste ramener Gabriel à la maison. Elle ne dit plus rien. Mon indignation monte, et les coups d'œil lancés par nos voisins de table laissent peu de place au doute : je passe pour l'opresseur, le « mâle toxique ». Je finis par céder du terrain. « Très bien, je vais signer. » Il sera aisé de démontrer que ce document n'a rien d'officiel, sans parler de la contrainte. En tout cas, j'essaie de m'en persuader. « Par ici », me dit-elle enfin. Je lui obéis comme un malade au pronostic vital engagé obéit à son médecin – il demeure un espoir si je respecte le protocole. Nous traversons la gare par les souterrains, en sortons par une voie qui mène à une impasse isolée. « Attends là », ordonne-t-elle, avant de faire un signe en direction d'une voiture garée trente mètres plus loin. Son père en sort, ouvre la portière arrière, se penche pour défaire la ceinture, puis attrape mon garçon. Il ne manque que les appels de phares et la mallette que je dépose, à bonne distance, en guise de rançon. Mon petit m'aperçoit enfin, « Papa ! », et court dans mes bras. Le grand-père s'approche, lui ébouriffe les cheveux comme pour lui dire qu'il est un sacré garnement. J'ai toujours peu apprécié que l'on

touche mon enfant quand je le porte ; j'y vois une ingérence, une violation de propriété privée.

Le grand-père marmonne quelque chose. Je comprends, il culpabilise et veut s'excuser. Après tout, on s'est toujours bien entendu, lui et moi. Ses premiers mots que je parviens à distinguer ? « Il fait beau aujourd'hui. » Tel le Gillot-Pétré de l'association de malfaiteurs, l'air imperturbable doublé d'un accent Ovomaltine, il me parle de la météo. Avant de déclencher un incident diplomatique, je précise qu'il n'y a pas un seul et unique accent suisse romand ; le vaudois n'est pas le valaisan, le jurassien n'est pas le genevois. Il y a cependant un dénominateur commun : un méchant avec n'importe lequel de ces accents n'a pas l'air d'un vrai méchant. C'est peut-être pour cette raison que la Suisse n'a jamais promu de dictateurs AOP. Elle promet la neutralité, jusque dans l'expression du regard de mon ex-beau-père.

Restée à l'écart, la mère me surplombe, encore plus que d'habitude, car Lausanne est une ville en pente et je suis en contrebas du trottoir. Cette inclinaison est un piège pour les hommes plus petits que leur compagne. Google Images m'avait prévenu : certes, Jade et Arnaud Lagardère, ou Carla et Nicolas sont mal assortis, mais ces types compensent. Moi, je n'ai même pas le pouvoir financier ou politique. Vue en contre-plongée, mon Heidi éclipe le soleil. L'écran

total appliqué sur son nez et ses pommettes dessine une croix blanche, entourée des rougeurs estivales. Son visage esquisse à s'y méprendre le drapeau suisse, un étendard pacifique. Je me raccroche à ce que je peux. Du temps de notre splendeur à deux, elle rougissait aussi, je croyais l'intimider ou lui plaire ; peut-être avait-elle simplement trop chaud. Me vient alors l'envie absurde de l'enlacer, pour tenter de la désamorcer – ou par réflexe hérité des jours heureux. Je lui expose au préalable mon projet d'étreinte et m'attends à obtenir son consentement. Autant arborer une pancarte « *Free hugs* » en plein Verdun... Si le sexe peut résoudre une dispute, la câlinothérapie ne règle pas un conflit parental.

Gabriel et moi ratons notre train ; les trois heures de flottement dans les courants d'air de la gare ont rogné ma part de parentalité déléguée. J'ai l'impression d'être en libération conditionnelle. Enfin, le TGV suivant arrive. Dans le carré famille, Gabi dort sur ma cuisse. Je n'ose pas bouger, par peur de le réveiller ; les fourmis me gagnent, mais je veux sanctuariser la petite mare de bave sur mon jean. Je me sens responsable du *David* de Michel-Ange, que je déplace pour une exposition temporaire dans mon musée personnel.

Nous avons deux jours. Nous irons à la grande galerie de l'Évolution ; il fera un tour de manège, et je lui paierai une gaufre au chocolat. Je lui ai appris le mot *architecture* – « assitetu », prononce-t-il –, alors je lui montrerai les « maisons magiques » du Paris haussmannien.

Le programme est annulé : il est malade. Le rhume éternel des enfants de trois ans et moins a décidé de rogner un peu plus ma part. Sa mère l'a fait exprès, elle l'a fait sortir le soir les cheveux mouillés, j'en suis sûr. Il est son adorable cheval de Troie : derrière ses 39 °C de fièvre se cache la mère qui empiète sur mes terres, comme la mer empiète sur la côte. Dans la pipette, le Doliprane rose ressemble à du *slime* que j'administre à un fantôme, tant Gabriel est pâle. « Un jour, on regardera *Ghostbusters* ensemble », lui dis-je comme une promesse.

Sur les deux jours octroyés, le premier est assombri par la peur du lendemain ; le second, par la peur du jour même. Soigner mon fils atténue un peu l'angoisse. Son sommeil est si serein que sa bouche en abandonne la tétine. Je ne veux pas finir comme cette dernière, sollicitée les trois premières années avant le sevrage imposé ; je veux m'inscrire dans le temps long. En un misérable week-end, je deviens le comptable de nos moments partagés, forcé de rentabiliser mon temps de bras disponible. Mes amis

s'improvisent coachs de vie : « Au moins, ces instants rares, tu les gardes en mémoire » ; « Tu n'as pas le loisir de te lasser ». J'échappe de justesse au : « Ce qui ne tue pas rend plus fort ». Leur intention est louable, mais la vérité est qu'en deux pauvres journées, au premier coup de fatigue, je n'ai pas de seconde chance pour me rattraper, la moindre impatience devient la dernière impression que je laisserai dans son esprit.

Devrai-je attendre un mois pour payer mon ardoise ? L'amour parental n'est pas le couple, il n'y a pas à ménager ses apparitions pour « entretenir la flamme », à se « réinventer » pour surprendre l'autre. Débarrassé de la séduction et du désir, l'amour paternel n'a pas de pourquoi. Il se calque sur la nature de l'enfant, grandit mais ne vieillit pas. De fait, il prend de plus en plus de place, et entame la possibilité des amours périphériques. Il est comme le mimosa de mon Sud natal : son parfum donne un sens à l'hiver, mais planté dans un jardin, ses racines s'étendent si loin et si profondément qu'il rend impossible l'épanouissement d'autres fleurs. Ne plantez jamais de mimosa dans votre jardin, sauf si vous êtes un jardinier de l'amour exclusif.

Pendant la sieste de Gabi, je relis le « contrat » que j'ai signé. C'était déjà sur papier que la mère m'avait signifié son départ, après quatre ans de vie commune. Je relis aussi cette lettre, pour tenter de faire le lien :

*Clamart, le 08/03/2017*

*Dorian, je pars. Mes raisons n'ont pas à être discutées. Nous ferons au mieux, dans un souci d'équité, pour que notre enfant voie son papa et sa maman. Je te propose la répartition suivante : 15 jours chez l'un, 15 jours chez l'autre, pour limiter la fatigue des voyages. Je vais pour l'instant m'installer chez mes parents, à Orbe.*

Ces mots formaient une nébuleuse d'étoiles mortes. Je ne comprenais pas son plan, mais avais saisi qu'elle ne m'aimait plus. Je redoutais ce moment, pas celui de l'amour disparu – les gens polis disent « qui évolue » – mais celui du départ, en ce qu'il bouleversait la vie de notre enfant. Je m'accommodais de notre froideur respectueuse, me félicitais de notre coexistence pacifique, tant que l'on se retrouvait autour de Gabriel. Je vénértais notre cohabitation raisonnable, à l'image de la Suisse, un pays qu'il est impossible de détester, mais difficile d'aimer passionnément. Pourquoi maintenant, contre toute raison, la mère de mon fils veut-elle la guerre ? Comment est-on passé du post-partum au post-scriptum ? Elle a dû tomber sur cet article expliquant que les femmes étaient les grandes perdantes du couple hétérosexuel. Peut-être m'inflige-t-elle le coût des dommages-intérêts, qu'elle perçoit comme une légitime compensation ?

Pourtant, je crois que nous avons moins subi – elle comme moi – le patriarcat que le « quotidiennarcat » : le pouvoir dur des habitudes molles, la porte des toilettes que l'on ne prend plus la peine de fermer en présence de l'autre.

Je lui sais gré, quand même, de ne pas avoir tiktoké sa peine ou snapchatté sa douleur dans un *twerk* vengeur. Je conteste chaque mot qu'elle écrit, mais salue le panache désuet de la lettre manuscrite. À ses yeux, je vaux quand même mieux qu'un post-it sur le frigo.

Depuis cette lettre, je me suis plié à ses exigences, car j'avais peur de ses réactions et de perdre mon fils pour de bon. Jusqu'à maintenant, elle a refusé mes propositions de médiation, mais si je suis ses directives, peut-être adoucira-t-elle sa position ? Nous pourrions alors trouver un accord, que le juge n'aurait plus qu'à entériner. Je ne veux pas de conflit ; j'accepterais une répartition « un tiers/deux tiers » en sa faveur et garderais de la marge, l'école ne commençant en Suisse qu'à quatre ans révolus.

J'ai simplement saisi le juge, dès le mois de mai, parce que notre enfant n'a pas vocation à vivre dans le TGV Lyria Paris-Lausanne. D'ailleurs, j'ai obtenu une date d'audience, en octobre, au TGI de Nanterre. Le délai est de presque six mois ; c'est raisonnable, paraît-il.

La dernière nuit de notre week-end, la fièvre fait cauchemarder Gabriel. Je le porte dans mon lit pour le rassurer et me réveille, au matin, son tout petit pied nu collé sur mon front – les enfants achèvent souvent leur sommeil dans des positions impossibles. Dans le train du retour, je ramène mon *David* – enfin mon *Manneken-Pis* – que je tiens fermement sous les aisselles, en lévitation, pour éviter de l’asseoir sur les toilettes souillées et trop larges du TGV.

À Lausanne, au bout du quai, une ado ou peut-être une trentenaire – je fais de moins en moins la différence – se précipite dans les bras d’une copine. Elles tournoient en sautillant, leurs cris suraigus rappellent la Beatlemania, sans les Beatles. Au moment de retrouver leurs petits-enfants, les grands-parents sont plus sobres, croulant sous le poids de l’expérience et du mal de dos. Soudain, des nuages sombres recouvrent la forêt des voyageurs. La haute crinière ténébreuse fond vers moi, ses cheveux rebiquent comme des dards de scorpion. « Maman ! », crie Gabriel. Elle l’embrasse comme s’il revenait des Enfers. « Ses chaussettes antidérapantes, elles sont où ? », me demande-t-elle. Je fais semblant de chercher dans le sac, mais les visualise, instantanément, au pied du lit à barreaux. Demander où sont ses chaussettes antidérapantes revient à affirmer : « Tu les as oubliées. » Les mères ont l’art des questions rhétoriques et visent juste à

chaque fois, car les mères n'oublient jamais les chaussettes antidérapantes. Pour ma défense, je n'ai eu qu'un week-end, alors je me suis détaché, je l'avoue, des considérations textiles. J'ai besoin d'entraînement – la Rome de la charge mentale ne s'est pas faite en deux jours. J'embrasse Gabriel, il me manque déjà. Je n'ose rien dire à la mère au sujet de notre « accord ». Ce n'est pas grave, je lui écrirai sur WhatsApp ; je parie qu'elle sera encline à lâcher du lest après deux semaines.

Le surlendemain, je me risque à un appel vidéo. Elle décroche, sans un mot, et filme le sol :

— Euh... Allô ? Je ne vois pas Gabriel, je vois du carrelage, là. Allô ?

— Oui ?

— Gabi est là ? Tu me le passes ?

Elle filme maintenant la fenêtre.

— Euh, non, toujours pas.

— Papa ?

— Oui, mon Gabi ! Comment tu vas, mon amour ? Je ne sais pas si tu me vois, moi je ne te vois pas. Alors, t'as fait quoi de beau aujourd'hui ? T'as fait du vélo ?

— Aujourd'hui, on est allé chez son cousin, répond la mère.

— D'accord. Et c'était bien, vous avez joué à cache-cache ?

— Oui, ils se sont amusés. Écoute, là, ce n'est pas la bonne heure, je vais préparer à souper.

— OK... Tu me montres ton joli sourire, Gabi ?

La mère oriente la caméra sur le plafond de la cuisine, puis sur le réfrigérateur. Le plan-séquence sur la cafetière n'est pas dénué d'intérêt cinématographique, mais je veux voir la star du film :

— Tu te souviens, Gabi, on avait mangé du houmous dans cette cuisine.

— Papa, aujourd'hui j'ai fait du vélo.

— Oh, génial ! Tu te débrouilles bien, bientôt on enlèvera les petites roues, tu sais.

Je maintiens le cap de mon enthousiasme : je veux épargner une scène à Gabriel, tandis que sa voix dérive au large. Je crois l'entendre imiter le « vroom vroom » d'une voiture. Il doit jouer sur le canapé ; à cet âge, les enfants se désintéressent vite d'une conversation téléphonique.

— Au fait, on va bientôt déménager, me dit la mère.

— Ah bon ? Vous allez où ?

— Tu le sauras vite. Allez, Gabriel, viens dire au revoir à papa.

— Au revoir, papa, me dit-il au loin.

— Au rev...

Elle me raccroche au nez. Les jours suivants, j'envoie des messages désespérés, tantôt colériques,

tantôt mielleux. Je tente différentes stratégies d'approche, qui toutes font chou blanc. Je suis comme la voix de la France dans la polyphonie diplomatique : je parle fort, auréolé d'une gloire passée, mais j'obéis, *in fine*, à la puissance dominante.

La mère finit par bloquer mon numéro, non sans m'avoir gratifié d'une dernière amabilité : « Lâche-moi la grappe. » J'appelle le grand-père à la rescousse. Au bout du fil, il me demande s'il fait beau à Paris.